

H-France Review Vol. 18 (April 2018), No. 80

Christiane Chaulet Achour, dir. *Esclavages et littérature. Représentations francophones*. Paris: Classiques Garnier, 2016. 267 pp. (pb). ISBN 978-2-8124-3800-4.

Compte-rendu par Catherine Gallouët, Hobart and William Smith Colleges.

Une démarche pédagogique sous-tend le but avoué de l'ouvrage, à savoir de faire connaître des textes par des auteurs mal connus qui traitent de la réalité historique de l'esclavage, par des études de chercheurs qui partagent « la même conviction d'une transmission possible à tous les degrés de la formation » (p. 8). Il s'agira, comme le titre l'indique, de « représentations francophones » (p. 8), choix guidé par l'exigence de laisser la parole aux autres de langue française, ceux qui font partie des « captifs » et non des « chasseurs », et à qui « une voix est donnée » (p. 10).

Or l'introduction semble ignorer ses propres principes, en proposant une étude sur les *Mille et une nuits* d'Antoine Galland qui n'est pas un texte sur l'esclavage, encore moins l'expression d'une expérience d'esclave. Deux autres exceptions aux auteurs francophones, Jehan d'Ivray et Yvonne Schultz, sont justifiées dans une note en bas de page à partir d'une mise en équivalence problématique entre le discours métropolitain aux colonies et le discours de l'occupé. Le langage de l'introduction trahit aussi une anxiété devant les auteurs francophones « porteurs de langue qui n'en sont pas les héritiers 'naturels' » (p. 8). Une telle expression glace : implique-t-on que les auteurs qui ne sont pas d'ascendance métropolitaine n'ont pas l'usage naturel de la langue française ? Ce n'est pas la seule expression fâcheuse, et même blessante, de l'introduction qui explique que l'ouvrage « *fait la part belle à la traite et à l'esclavage transatlantiques* » (p. 9).<sup>[1]</sup> Dans cet ouvrage, une telle expression perd toute neutralité. Avant même de commencer, l'ouvrage paraît hésiter à sortir d'un point de vue métropolitain réducteur.

Ceci dit, l'introduction propose une « définition stricte » de l'esclavage dont les notions semblent fondées sur des ouvrages tels que le *Dictionnaire des esclavages* édité par Olivier Pétré-Grenouilleau (2010). L'appareil théorique semble bien mince. La mention de Christopher Miller, Frantz Fanon, Albert Memmi, et une longue citation du *Discours antillais* d'Édouard Glissant ne suffisent pas à combler les lacunes (Yves Bénot, Carminella Biondi, Serge Daget, Michèle Duchet, Marcel Dorigny, Léon-François Hoffmann, Roger Mercier, Sarga Moussa, Françoise Vergès, etc.) que révèle la bibliographie.

L'ouvrage est divisé en deux parties (six chapitres pour la première partie, et neuf pour la seconde). La première partie traite des « Visages divers des esclavages du IX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> », la seconde s'intitule « Traite et esclavage transatlantiques ». Dans la première partie, le lecteur parcourt le

globe et les siècles, avec des contributions qui passent de la France du dix-huitième siècle au nazisme concentrationnaire, en passant par la Mésopotamie du neuvième siècle, l'Égypte du dix-neuvième siècle, l'île Maurice, et l'Indochine française. Dans la deuxième partie, le lecteur reste dans un territoire défini par le commerce triangulaire et l'expérience commune de l'esclavage d'un rivage de l'Atlantique à l'autre. L'introduction souligne certaines convergences notées dans les différents textes étudiés, l'instinct de liberté, le viol, la suppression du nom, l'attitude du dominant et l'utilisation d'intermédiaires (p. 12). L'expression « faire acte de mémoire » revient à plusieurs reprises, et situe la fonction principale de la littérature sur l'esclavage.

Notons par ailleurs que certains auteurs ont écrit deux et même trois chapitres : Cécile Jest est l'auteure de deux chapitres, Marie Fremin, de trois, et, en sus de l'introduction à l'ouvrage qu'elle a dirigé, Christiane Chaulet Achour a écrit trois chapitres.

Le fil d'Ariane des premières interventions serait l'Islam. L'analyse sur les *Mille et une nuits* qui inaugure l'ouvrage ne remplit pas les promesses annoncées par le sous-titre « D'une réalité à une vision orientalisante ». Après un « petit aperçu historique de l'esclavage en Islam », Cyrille François détaille les différentes représentations d'esclaves : eunuques, Noirs, ou femmes. L'importance accordée par cette analyse à la représentation sexualisée des Noirs et des femmes semble elle-même participer des « fantasmes de l'Occident sur l'esclavage en Islam » (p. 33), et perpétuer une lecture orientalisante de l'ouvrage. En fait, *Les Mille et une nuits* informent surtout sur l'état d'esprit du public européen du début du dix-huitième siècle ; de même, l'ouvrage analysé dans le chapitre suivant ne fait pas tant parler l'esclave noir de la Mésopotamie du neuvième siècle que donner une interprétation contemporaine d'une révolte historique. Du moins le roman de Jamel-Eddine Bencheikh, *Rose noire sans parfum* (1998), qui tente de reconstituer la révolte des Zandjs au IX<sup>e</sup> siècle, soulève la difficulté de représentations passées par l'écrivain contemporain pris entre des langues et des civilisations contradictoires. Dans « L'esclavage dans les harems d'Égypte, abolition, résistance, survivance » sont analysés les romans de Jehan d'Ivray, pseudonyme de Jeanne Puech d'Alissac, qui a vécu toute sa vie d'adulte en Égypte. Élodie Gaden dégage l'ambiguïté essentielle de ces récits qui donnent une voix aux subalternes, tout en reflétant les préjugés orientalisants de leur auteure. Dans la mesure où l'authenticité du discours est basée sur la transmission orale de l'expérience vécue, on aurait aimé que la problématique de la parole rapportée soit posée dans cette analyse.

Les trois chapitres suivants entraînent le lecteur en Indochine où Julie Assier traite de l'esclavage dans l'Indochine coloniale dont le roman, *Dans la griffe des jauniers* d'Yvonne Schultz (1931), dénonce la violence ; puis le lecteur part à Maurice, où Cécile Jest illustre la nouvelle génération de romanciers mauriciens francophones avec *Les rochers de poudre d'or* de Nathacha Appanah (1973) qui restitue l'expérience des engagés indiens. Enfin, Émilie Patrie situe sa lecture de *L'étoile noire* de Michelle Maillet (2006) entre la Shoah et les mémoires de l'expérience de l'esclavage antillais. Les riches notions théoriques d'intersectionnalité sur lesquelles Patrie base son argument ne seront pas reprises dans le reste de l'ouvrage.

La deuxième partie débute par un chapitre intitulé « Littérature de jeunesse et esclavage » qui analyse un texte pédagogique de Maryse Condé où la désobéissance des deux protagonistes se révèle moteur du récit puisqu'elle est cause de leur enlèvement. Comme le note Pierre-Louis Fort, « implicitement le lien entre transgression et punition [...] pourrait constituer un fâcheux amalgame », propre à induire le critique à une analyse nuancée du récit ; mais celui-ci se réfugie derrière le propos de Maryse Condé pour qui un tel procédé « rend l'histoire plus crédible pour

de jeunes esprits » (cité p. 121). Ce court compte rendu qui présente les éléments du récit n'en tire pas une analyse qui approfondirait le traitement de l'esclavage en littérature. Il en est de même pour le chapitre suivant qui traite de *La saison de l'ombre* de Léonora Miano (2009). Cet ouvrage s'inscrit dans une démarche originale : selon les mots de l'auteur elle-même, il s'agit d'« un projet esthétique permettant de lever les silences et de faire revivre des êtres dont l'histoire ne semble avoir gardé nulle trace » (cité p. 128). Il aurait été souhaitable que la polyphonie de la narration, faite selon les voix de trois personnages ayant chacun un accès limité aux faits rapportés, fasse l'objet d'une analyse plus poussée. Le chapitre présente l'intrigue principale de l'ouvrage, puis passe à un autre sujet, la déshumanisation due à la nomination. En fait, cet essai se cantonne à l'introduction d'un texte « riche de pistes à approfondir et à découvrir encore » (p. 238).

Heureusement, dès qu'il se focalise sur l'expérience antillaise, l'ouvrage offre de meilleures analyses, en commençant par « Révéler l'esclavage. Le *Cahier d'un retour au pays natal* ». Cyrille François montre comment les différents plans de cette révélation (reprise et détournement du discours européen sur le Nègre, rappels de l'histoire, récurrence d'images obsessionnelles se rapportant à la navigation, etc.) opèrent dans une prise en charge de l'expérience collective et se déploient dans l'expression poétique renouvelée du trauma persistant de l'esclavage. François souligne la « fonction exemplaire et symbolique » (p. 148) du poème de Césaire, dans une analyse riche d'exemples du texte-origine qui nomme « de l'intérieur la condition du colonisé noir » (p. 139). Le titre de l'excellente étude de Marie Fremin, « *Le Quatrième siècle* d'Édouard Glissant. Réintroduire l'esclavage dans la mémoire pour penser le présent », souligne la continuité de propos avec l'étude précédente. Parmi les écrivains afro-descendants francophones qui ont fait entrer l'esclave noir dans le genre romanesque au milieu du vingtième siècle, *Le Quatrième siècle* d'Édouard Glissant (1964), qui continue le questionnement de l'esclavage et l'« ancrage mémoriel dont Césaire avait formulé la nécessité » (p. 152), a « fait date dans la prise en charge littéraire de l'esclavage transatlantique » (p. 152). Dans une perspective diachronique, l'esclavage est donné « à voir comme conditionnement du présent » (p. 153). La reconstitution du passé se fait à travers des récits dont Fremin illustre l'oralité par de nombreux exemples. Ces récits témoignent du chaos des représentations mentales de l'esclavage qui se bousculent dans la conscience de l'auditeur forcé de confronter le passé qui se prolonge dans le présent et même le lendemain. L'analyse montre aussi comment la structure symétrique du roman renforce l'approche généalogique qui permet une mise en distance des représentations « ouvrant la voie à une réévaluation de la représentation de la résistance » (p. 160), le présent / passé « invitant à refuser le déterminisme historique » (p. 161).

Plus qu'une analyse, « L'esclavage dans *L'Isolé soleil* de Daniel Maximin » est une introduction à un texte méconnu de la littérature antillaise. Dans ce bref chapitre, Christiane Chaulet Achour souligne que l'Histoire se reconstitue à partir de la polyphonie du texte qui tisse « le sens d'un regard sur les Antilles d'aujourd'hui à partir du passé et de l'ailleurs » (pp. 163-64). Il s'agit bien d'« une inscription du passé tout à fait originale » (p. 165) informée par des documents et des témoignages historiques où s'entrecroisent les voix. Cet aperçu du vaste texte de Maximin permet de le situer dans le projet de remémoration de l'esclavage aux côtés des autres ouvrages qui s'y consacrent, Chaulet Achour y notant « les éléments essentiels de la manière dont l'esclavage est mis en texte et en histoire » (p. 174). Il est dommage que cette remarque qui clôt l'analyse ne poursuive pas plus avant, car elle suggère que ces « éléments essentiels », une fois examinés dans les divers ouvrages étudiés dans ce volume, pourraient conduire à une interrogation pertinente renouvelée du roman antillais.

Le titre du chapitre consacré à *Moi, Tituba, sorcière... noire de Salem* de Maryse Condé, et écrit par Marie Fremin, invite à continuer la réflexion engagée dans les chapitres précédents. Si le roman de Condé est bien le « premier récit d'esclave en fiction francophone » (p. 175), comme l'affirme le titre du chapitre, c'est que le domaine littéraire francophone n'a pas l'équivalent des *slave narratives* de la littérature anglo-saxonne. Seuls la mémoire, les proverbes et les contes « donnent accès—indirectement—à la pensée d'esclaves » (p. 177). Cette vacance, ce vide mémoriel qu'il convient de combler, est au centre de la démarche de Maryse Condé. Mais l'analyse de Fremin va beaucoup plus loin. Mêlant documents historiques et « traces » fugaces du passé dans la conscience collective contemporaine, l'ouvrage de Condé tente de donner « accès, par l'imaginaire, à l'intériorité et à l'intimité des esclaves » (p. 178). Condé reprend la forme narrative des *slave narratives* où le « je » construit sa propre histoire, transmet le savoir ancestral et « exploite la voix de l'esclave et l'expression de son intériorité pour ouvrir une autre dimension de l'Histoire : l'expérience de l'esclavage » (p. 181). Cette perspective critique permet de prendre en compte les aspects polémiques du roman de Condé comme le choix de la protagoniste, pourtant affranchie, de retourner par amour à la servitude, ou la distanciation du monde francophone avec un texte dont toute l'action se situe dans le monde anglophone : « Ainsi se dévoile une autre dimension du roman qui, à partir de l'esclavage, vise un questionnement plus large des représentations et des dominations » (p. 189). C'est la grande force et l'originalité de l'analyse de Fremin qui insiste sur la radicalisation du discours féminin dans *Moi, Tituba, sorcière*. Si elle réussit à montrer comment le roman de Condé réussit à inaugurer « une nouvelle voie dans l'approche de l'esclavage » (p. 191), c'est bien parce que cette riche analyse montre elle-même une nouvelle voie dans l'approche critique des textes portant sur l'esclavage.

Comme le chapitre précédent sur *L'isolé soleil*, le chapitre sur un passage « *Les dix-huit paroles rêvées qu'Afoukal lui transmet* » de la *Chronique des sept misères* de Patrick Chamoiseau (1997) revient sur la question de la transmission de voix du passé par la transcription du message révélé à Pipi, le protagoniste. La leçon d'Afoukal rappelle encore une fois que « le véritable trésor est la parole, le savoir et la mémoire retrouvée » (p. 201).

*Rosalie l'Infâme* d'Évelyne Trouillot (2003) revient sur le mythe fondateur de Haïti ; il est à rapprocher du texte de Condé par une radicalisation similaire du discours féminin. Dans une analyse rigoureuse, Marie Fremin montre comment le dispositif narratif devient révélateur du vécu de l'esclavage : « *Rosalie l'infâme* fait de la transmission du passé un ressort de l'intrigue » (p. 216). Comme Condé, Trouillot veut forcer une confrontation avec la réalité de l'esclavage « avec ses résistances, ses lâchetés et ses compromissions » (p. 204), tel qu'il a été vécu par des millions d'êtres humains dont les histoires sont oubliées, ou ont été écartées. Comme avec Condé encore, c'est à travers le destin de femmes que se manifestent l' « amputation de la mémoire collective et une euphémisation de l'Histoire », aussi bien que le silence à la fois « amnésie libératrice et déstabilisation » (p. 217).

Il faut croire que c'est la question de la création de mythes, et leur réécriture qui a conduit à ajouter une analyse de *L'Empreinte à Crusoé* de Patrick Chamoiseau (2012) comme chapitre final. Mais il ne suffit pas de révéler que le premier Robinson est un homme noir pour que l'étude de Cécile Jest trouve sa place dans ce volume. Si sa mention contribue à combler les lacunes d'un public encore mal informé sur la production littéraire en langue française consacrée à l'esclavage, comme d'autres contributions de ce volume, elle se range dans la catégorie mal définie de « nouveautés » ou de « textes inconnus ». En fait, le volume souffre du manque de

conceptualisation du discours sur l'esclavage ; il hésite entre l'exposition à cette littérature méconnue, et l'analyse originale ouvrant à un nouveau discours critique sur les représentations francophones de l'esclavage. Il sera utile à l'enseignant mais il laissera le spécialiste sur sa faim, les meilleures contributions laissant entrevoir toutefois la richesse de ce territoire encore inconnu.

## LISTE D'ESSAIS

Christiane Chaulet Achour, « Introduction »

Cyrille François, « Représentations des esclaves dans *les Mille et une nuits*. D'une réalité à une vision orientalisante »

Christiane Chaulet Achour, « La représentation des esclaves en terre d'Islam dans *Rose noire sans parfum* de Jamel-Eddine Bencheikh »

Élodie Gaden, « L'esclavage dans les harems d'Égypte, abolition, résistance, survivance. Regards littéraires de Jehan d'Ivray »

Julie Assier, « L'esclavage au temps de la colonisation française en Indochine et le phénomène des 'jauniers'. *Dans la griffe des Jauniers* d'Yvonne Schultz »

Cécile Jest, « Esclavage et engagisme à Maurice dans *Les Rochers de Poudre d'Or* de Nathacha Appanah. Construire une communauté avec et contre ce passé »

Émilie Patrie, « Esclavage et nazisme. Expérience concentrationnaire et résonances de la mémoire de l'esclavage dans *L'Étoile noire* de Michelle Maillet »

Pierre-Louis Fort, « Littérature de jeunesse et esclavage. *Chiens fous dans la brousse* de Maryse Condé »

Christiane Chaulet Achour, « L'esclavage dans *La Saison de l'ombre* de Léonora Miano. Donner corps à un espace cicatriciel »

Cyrille François, « Révéler l'esclavage. *Le Cahier d'un retour au pays natal* »

Marie Fremin, « *Le Quatrième siècle* d'Édouard Glissant. Réintroduire l'esclavage dans la mémoire pour penser le présent »

Christiane Chaulet Achour, « L'esclavage dans *L'Isolé soleil* de Daniel Maximin. Le dépassement d'une origine »

Marie Fremin, « *Moi, Tituba, sorcière... Noire de Salem* de Maryse Condé. Premier récit d'esclave en fiction francophone »

Maud Vauléon, « Quête des origines et histoire collective dans *Chroniques des sept misères* de Patrick Chamoiseau »

---

Marie Fremin, « Esclavage, mythe fondateur et littérature en Haïti dans *Rosalie l'Infâme* d'Évelyne Trouillot »

Cécile Jest, « Robinson noir ou se mesurer au mythe littéraire dans *L'Empreinte à Crusocé* de Patrick Chamoiseau »

## NOTES

[1] C'est moi qui souligne.

Catherine Gallouët  
Hobart and William Smith Colleges  
[gallouet@hws.edu](mailto:gallouet@hws.edu)

Copyright © 2017 by the Society for French Historical Studies, all rights reserved. The Society for French Historical Studies permits the electronic distribution of individual reviews for nonprofit educational purposes, provided that full and accurate credit is given to the author, the date of publication, and the location of the review on the H-France website. The Society for French Historical Studies reserves the right to withdraw the license for edistribution/republication of individual reviews at any time and for any specific case. Neither bulk redistribution/republication in electronic form of more than five percent of the contents of *H-France Review* nor republication of any amount in print form will be permitted without permission. For any other proposed uses, contact the Editor-in-Chief of H-France. The views posted on *H-France Review* are not necessarily the views of the Society for French Historical Studies.

ISSN 1553-9172